

Roger Mauge : «A l'origine de la rencontre Nixon-Mao, une conversation à l'Elysée», *Paris Match*, 26 février 1972, n° 1190, p. 22-25.

Roger Mauge vous raconte comment Nixon, au cours d'une entrevue avec de Gaulle, découvrit, grâce à Malraux, une image nouvelle de la Chine maoïste, comment il avoua son désir secret d'en rencontrer les chefs et comment de Gaulle entama le processus qui aboutit à la rencontre historique d'aujourd'hui.

* * *

Ses sourcils épais, pointus vers les tempes comme ceux des personnages du théâtre chinois, maintiennent son expression de chat studieux.

«Nous sommes d'accord, dit-il, sur les textes qui permettent notre coexistence pacifique...» Le «chat studieux» qui parle ainsi, c'est Chou En-lai, l'homme qui mène la politique chinoise aux côtés de Mao.

Mais ce n'est pas à Nixon qu'il s'adresse tandis qu'au-dehors de l'autre côté des murailles du Palais, la Chine immense continue de fourmiller silencieusement.

C'est à Malraux, la dernière fois que Malraux est allé en Chine, et c'est Malraux qui le raconte.

«Nous ne négocierons ni sur le Vietnam ni sur autre chose tant que les Américains ne seront pas rentrés chez eux... Il ne s'agit pas seulement de quitter Saïgon, mais de démanteler les bases de Saint-Domingue, de Cuba, du Laos, de la Thaïlande, les rampes de lancement du Pakistan et d'ailleurs... Le monde pourrait vivre en paix et, s'il ne le peut pas, c'est à cause des méfaits des Américains...»

Et Chou écartait les bras – écrit Malraux dans ses *Antimémoires* – mains ouvertes, image de l'innocent qui prend à témoin la bonne foi universelle : «Comment négocier avec des gens qui ne respectent pas les accords !»

Les tigres de papier dans le bureau de Chou

Aujourd'hui, ces gens qui ne respectent pas les accords sont là devant lui, et devant Mao, tigres de papier assis sur les canapés de rotin ornés de sortes de petits napperons blancs où la Chine fait son histoire diplomatique. Et ils sourient, et ils négocient avec eux.

S'ils sont venus s'asseoir là, c'est grâce à Malraux, au Malraux de *La Condition humaine* et de l'aventure à vingt-cinq ans, à Malraux l'Européen visionnaire qui s'était volontairement perdu autrefois dans les entrailles immenses de l'Asie pour y tenter d'y lire les signes sanglants qui annonçaient l'avenir.

Un jour de l'année 1969, Richard Nixon, enfermé avec de Gaulle et son ministre d'Etat dans un salon de l'Elysée, fut fasciné d'entendre celui-ci faire le portrait des chefs de la Chine rouge tel que lui seul pouvait le faire. Il confia, à ces deux monstres sacrés qui interprétaient devant lui un de ces dialogues comme on peut en lire dans *Les Chênes qu'on abat*, le désir secret qu'il avait, lui, Richard Nixon, de rencontrer ces hommes-là, afin que la Chine ne reste pas en dehors du monde.

Et c'est parce que cette conversation avait été tenue à l'Elysée que l'ambassadeur de France à Pékin, le Breton Etienne Manach reçut mission de De Gaulle, quelques mois plus tard, d'aller, dans les couloirs de ces palais vastes comme des vêtements trop grands d'où la Chine est gouvernée, porter cette confiance énorme jusqu'au bureau de Chou En-lai.

«Les mêmes couloirs sans fin, les mêmes enfilades de pièces vides et, dans le bureau du Premier ministre, les mêmes fauteuils de rotin avec leurs mêmes napperons, les lavis de style chinois classique aux murs... «Tels sont, décrits par Malraux, ce chemin parcouru et ce décor traversé par Etienne Manach quand il se rend quelques mois plus tard chez le «Chat studieux» pour lui faire part du désir de Nixon de regarder en face la Chine, ses maîtres et ses destinées.

C'est ainsi que se tendit le ressort de la grande manœuvre qui déroule aujourd'hui son premier mouvement spectaculaire.

«Nixon part à la chasse, dit Malraux. Mais c'est un homme prudent et raisonnable. Il ne sait toujours pas ce qu'il va chasser ni ce qu'il va ramener – mais il a le courage d'y aller.»

Nixon lui récite par cœur les *Antimémoires*

L'autre jour à Washington, où on l'avait traité royalement dans le service «Wilson», la fameuse vaisselle plate en vermeil, avec le sceau du président des Etats-Unis entouré de bleu et d'or, Malraux est sorti de la Maison-Blanche impressionné par la connaissance que Nixon, ce Californien, né sur les bords du Pacifique, a maintenant de la Chine. «Le Pacifique où se jouera le destin du monde...» Cette phrase aussi est dans les *Antimémoires*. Elle est de De Gaulle et elle est une des phrases de De Gaulle qui ont jeté un pont entre les chefs de la Chine éternelle et les hommes blancs assiégés dans leur richesse à l'extrémité de ce petit cap de l'Asie qu'on appelle l'Europe.

«Nixon a lu mes livres quand il était jeune homme, continue Malraux, et cela est cause que nous avons l'impression, l'autre jour, de nous connaître depuis longtemps.

«Avec Mao, par exemple, quand je l'ai rencontré la dernière fois, nous avons le passé en commun : la Révolution chinoise. Avec Nixon, bien entendu, c'est autre chose. Il m'a interrogé, mais à partir des données qu'il connaissait au départ et qui nous sont communes.»

Et Malraux a découvert dans le salon de la Maison-Blanche, au cours de cinq heures de conversations avec Nixon, un Nixon brillant, un Nixon bon acteur, un intellectuel Nixon. Qualificatifs que la gauche américaine refuse au président des U.S.A.

«Kissinger m'a semblé un esprit très sérieux par les notes qu'il choisissait de prendre. Mais il n'est jamais intervenu dans la conversation entre le Président et moi.

Roger Mauge : «A l'origine de la rencontre Nixon-Mao, une conversation à l'Elysée»,

Paris Match, 26 février 1972, n° 1190, p. 22-25.

«Le président est un homme chaleureux extrêmement sympathique (alors que les Français le croient un homme froid) et parfaitement conscient de jouer cette semaine l'un des grands jeux du monde et peut-être le destin de la paix – jeu qu'il joue noblement. Mais plus optimiste que moi quant à l'accord du Japon et à l'unité de l'Europe.»

«Le même type de visage rond, lisse, jeune, que celui du maréchal Chen Yi. La célèbre verrue au menton, comme un signe bouddhique. Une sérénité d'autant plus inattendue qu'il passe pour violent... Un empereur de bronze...» : ce portrait de Mao qui est à la fin des *Antimémoires*, Nixon l'a récité, en anglais, à Malraux au dîner de la Maison-Blanche, tandis que le feu de bois brûlait dans la cheminée pour l'honorer et lui montrer qu'il avait vraiment lu ses livres. Nixon a la passion des feux de bois au point qu'en été, il règle l'air conditionné de son bureau au plus froid possible pour pouvoir allumer sa cheminée.

Madame Nixon est restée invisible

La Maison-Blanche est profondément transformée depuis mes entretiens avec le président Kennedy. Entretiens et réceptions se sont passés entre hommes.

Je n'ai pas vu Mme Nixon ni d'ailleurs aucune autre femme au cours de ma visite.

«Mon impression de lui, dit encore Malraux, c'est qu'il ne recherche pas à Pékin de solution historique. C'est plutôt un voyage d'études. L'ensemble des services américains, malgré tout – pas lui – voit beaucoup les Chinois à travers leur passé. Pourtant, pour Mao, la révolution est derrière. Ce qu'il cherche, c'est à rétablir l'honneur de la Chine, à cimenter la nation chinoise qui, il faut absolument s'en souvenir, a déjà été unifiée et s'est désunie trois fois. Mao maintenant, veut consolider cette unité, c'est son seul but, sans que tout se défasse après lui une autre fois... Et pour cela il lui faut industrialiser la Chine.»

«Au début, il ne faut s'attendre qu'à l'établissement de relations cordiales. C'est déjà beaucoup. Mais Nixon, après tout, peut déjà, peut-être, semer les jalons d'un

embryon d'aide économique. Car c'est de cela qu'il s'agit. Il suffit que quelqu'un dans la conversation, en émette l'idée. Qui ? Chou En-lai, par exemple. Nixon alors, n'aura qu'à dire à Rogers de poursuivre la question avec lui. Il s'agira pour les uns comme pour les autres d'attraper la balle au bond...

«Avec moi, Nixon s'est posé des questions qu'il ne s'était pas posées avant. Mais ce qui m'a frappé, chez ses collaborateurs surtout, c'est qu'ils croient encore à l'armée chinoise – ça c'est un vieux relent de Corée – à une volonté révolutionnaire toujours présente chez les Chinois.

L'empereur de bronze et la Chine éternelle

«Tout cela, leur ai-je dit, c'est du bavardage. Est-ce que la Chine a envoyé des chars au Vietnam et au Pakistan ? Quant à l'autre argument, celui de l'armée, il est inexistant. La Chine n'a pas l'intention de conquérir l'Amérique.

«Quel effet ai-je pu avoir sur Nixon ? Tout ce que je sais, c'est qu'un chef d'Etat, n'importe lequel, n'est presque jamais convaincu par une conversation. Il défend son propre lapin. Quand on est parti, souvent il change. Les choses alors se remettent en perspective.»

Dans la douce chaleur de Houang Tchéou, la ville où il n'y a pas d'hiver, et qui fleurit au bord de ses trois lacs dans un écrin de collines, Mao Tsé-toung, l'empereur de bronze tourmenté et immuable, se tient droit comme une statue mécanique devant l'Américain, le fils du peuple le plus puissant de la Terre, venu jusqu'à lui de la même façon que les Européens se dérangeaient autrefois pour aller voir les empereurs de Chine, c'est-à-dire en se pliant à des rites bizarres et un peu humiliants. Les empereurs de Chine, eux, ne se dérangent jamais.

Et si l'Américain est venu, c'est parce qu'il avait lu dans les *Antimémoires* cette phrase que Mao avait dite au compagnon de De Gaulle en le reconduisant à la porte de son palais, une petite phrase que les paysans chinois répétaient déjà en hochant la tête avant même qu'il y ait un empire à Rome, une petite phrase qui semble donner raison à

*Roger Mauge : «A l'origine de la rencontre Nixon-Mao, une conversation à l'Elysée»,
Paris Match, 26 février 1972, n° 1190, p. 22-25.*

ceux qui prétendent que, rouge ou non, la Chine sera toujours la Chine : «Nous avons une jeunesse dogmatique», avait dit Mao d'une voix qui respirait l'angoisse d'être seul, tout près de la mort, à porter le destin de la Chine à bout de bras.

«... Mais le dogme est moins utile que la bouse de vache.»